Document généré le 5 août 2025 22:39

Inter
Art actuel

Comme un souffle d'insurrection balayant une confondante apathie

Le septembre des Roms, Toulouse, France, 9 octobre 2010

Évelyne Goupy

Numéro 108, printemps 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/63958ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Goupy, É. (2011). Compte rendu de [Comme un souffle d'insurrection balayant une confondante apathie / *Le septembre des Roms*, Toulouse, France, 9 octobre 2010]. *Inter*, (108), 66–67.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Comme un souffle d'insurrection

PAR ÉVELYNE GOUPY

L'événement « Le septembre des Roms » a grandement fait figure d'agitateur. S'opposant à la fadeur, à la tiédeur, au « politiquement très respectable » – et, par là même, au non-sens généralisé – de la manifestation automnale au sein de laquelle ses tenants avaient décidé de le situer, ce déploiement fera date.

En effet, au beau milieu d'une vingtième édition toulousaine du *Printemps de septembre* qui affirmait se « placer sous le signe de la performance », l'importante équipe réunie sur le parvis du musée des Abattoirs a permis à un large public, fort de plusieurs centaines de personnes, de participer, quatre heures durant, à un « chantier » bien éloigné des spectacles burlesques, des gesticulations creuses et autres reliques muséographiées auxquels on l'avait jusqu'alors soumis – en lieu et place d'art action.

Si les Roms, à la suite des funestes décisions du gouvernement Sarkozy, faisaient la une de l'actualité européenne depuis quelques mois déjà, il convient d'emblée de préciser que l'enchaînement ininterrompu d'actions, magistralement orchestré par le collectif du Nuage en pantalon, abordait une douloureuse thématique dont l'histoire s'est incessamment repue. En désignant, dans son intitulé, un peuple une fois de plus victime de manifestes injustices, ce rassemblement « provisoire » questionnait, de manière plus élargie, un sujet fondamentalement centré sur l'intolérance, l'exclusion – voire l'anéantissement – de l'Autre.

La narration des divers moments et composantes de l'après-midi serait totalement absconse, c'est pourquoi quelques photographies suggéreraient, peut-être mieux qu'un long discours, le dynamisme, la vitalité, la résolution de tous les participants – au nombre desquels figuraient quelques « indigents » (musiciens notamment) dont les savoir-faire soutinrent le dispositif global.

Ne seront donc évoqués au fil de ce texte que des signes, des gestes, des atmosphères dont la succession instaure un *crescendo*.

De prime abord, une certaine liesse anima le public. Celle-ci découlait d'un « plaisant bazar » fondé sur la dispersion versatile, les déplacements rapides et la turbulence d'innombrables actants soutenus par un arrière-plan musical enjoué.

Arrivée subite d'un fourgon, coups de klaxon : et voilà que tous convergent précipitamment vers l'estafette pour en décharger le contenu. Des sacs poubelle noirs sont lancés par-dessus les grilles ceinturant le musée. Bientôt éventrés, ils dévoilent le trésor qu'ils contiennent : une tonne de vêtements s'éparpille avant d'être ramenée en un immense tas[1]. Tout prête alors à croire qu'une émeute se déroule aux abords immédiats de ce lieu institutionnel : une bande d'énergumènes donne l'assaut au royaume de la culture. La contestation gagne du terrain, elle a franchi la clôture, se répand, formant chaînes dans cet espace d'ordinaire bien à l'abri des ambiances de barricades.

Deux remarques s'imposent quant au choix du lieu : d'une part, une raison symbolique, liée à la programmation en cours, s'attachait sans conteste à malmener l'image de marque d'une institution qui accueillait, au même moment, l'une des expositions aberrantes d'un festival ayant pour étendard « Une forme pour toute action » ; d'autre part, il était rappelé à tous qu'avant d'avoir été instauré « monument historique », puis réhabilité en vue d'une nouvelle destination, ce bâtiment avait été édifié, à la fin du XIX^{e} siècle, pour des raisons utilitaires et « sanitaires » : le nom de ce musée provient évidemment de son ancienne fonction (abattre du bétail).

De ce dernier constat découle inévitablement une mise en tension venant un peu ternir l'initiale légèreté amusée de l'auditoire. Les grilles – comme symptômes d'enfermement – et le tas de vêtements – comme métaphore de potentielles dépouilles – auraient pu l'alerter.

Le public non initié, venu se divertir, allait bientôt être pris dans une dimension qu'il n'avait certainement pas, malgré le titre donné à la manifestation, totalement mesurée. Les matériaux (grilles, grillage, barbelés, amas de terre, corps…), les situations spatiales (entassement, imbrication, suspension, morcellement…), les états (nu, abattu, écorché, asphyxié, brisé, dégoulinant…), les gestes (tamponner, marquer, jeter, broyer, scander, dominer, crever, écarteler, brûler, se tordre, ramper…) et la récurrence de divers rouges accentuaient la gravité du propos général – touchant « juste » à l'assassinat d'êtres inoffensifs.

Voilà comment, à l'ambiance festive du départ et à la désinvolture, s'est progressivement substituée une « fatale » perspective qui en a laissé plus d'un pantelant. Les visages se parèrent progressivement d'une componction qu'ils étaient loin d'afficher quelques heures plus tôt.

Beaucoup, s'étant déplacés pour « voir » de la performance, ont pu faire l'expérience que de la performance, ça ne se regarde pas : ça se partage.

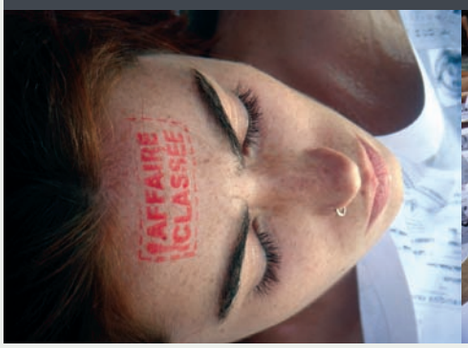
Si certains « importants opportunistes » déplorent et dénoncent, à l'heure actuelle, une telle « fascination de la présence »[2], cette présence passant pour totalement « surannée » au vu de supposés performeurs contemporains muséographiables, il convient alors de rétorquer que d'autres veilleront à la survivance d'« irréductibles Gaulois » : fiers d'appartenir à une tribu d'indomptables ; fiers de se dresser face à l'iniquité – en espérant, par leurs actes, susciter toute forme de rébellion ; fiers d'exclusivement se soumettre à un petit manifeste de la désobéissance. C'est ce que soulignent les propos de Juan Jimena, l'un des protagonistes majeurs de l'événement :

balayant une confondante apathie

« Tout cela m'a permis d'avaler ce terrible vent d'Autan du 9 octobre 2010, où l'automne mêlait les continents, […] autour du travail constant d'un rempailleur de chaises. Où est passé l'esprit des chants révolutionnaires de 1789, de la Commune de Paris et de toutes ces révolutions qui pleurent les trahisons de l'Histoire ? […] Le monde change, la misère reste, comme reste un tas de vêtements solidaire des utopies populaires. On veille au peuple en lui laissant la joie de s'habiller d'un tas de fringues, après lui avoir permis d'ouvrir des poubelles remplies de hardes. On lui fait croire que l'aubaine en vaut la chandelle en lui donnant la permission de transgresser l'interdit de posséder sans payer. Or, le peuple sait, par la souffrance qu'on lui demande, qu'il a déjà payé. Voilà pourquoi *Le septembre des Roms* n'est pas qu'une action de performeurs en quête de vérités à dire, mais représente un art véritable de l'instant : questionner notre monde… à nous, pauvres humains. »

Si résister, c'est refuser d'être touché par le déshonneur, alors il est sensé, à n'en pas douter aujourd'hui encore – et à l'instar de ce que proclamait déjà Maïakovski en son temps –, de « s'armer d'un casse-tête pour fendre le crâne du monde », de « blesser votre sens esthétique aisément installé dans votre cerveau mou… » ! ◀ PHOTOS : ÉVELYNE GOUPY

NUAGE EN PANTALON est un collectif qui regroupe les actions effectuées par Julia Caldera, Juan Jimena, La Terrasse, Sébastien Lespinasse, Michel Mathieu et les membres de son atelier Protée, Chiara Mulas, Luis Miguel Perez Martin, Serge Pey, Michel Raji et des étudiants de l'Université Toulouse-Le Mirail. S'inscrivant ouvertement dans la lignée de Maïakovski, ses fondateurs prônent l'action et la poésie comme formes spécifiques d'insoumission. Fidèles à l'esprit de ce poète russe, ces militants, chantres des persécutés, tempêteurs lyriques et autres aboyeurs, conjuguent leurs divers talents afin de mettre au jour et de dénoncer toutes les bassesses que notre monde contemporain recèle.



Notes

1 Il est à noter qu'Alain Mousseigne, directeur du musée, a indéniablement joué le jeu, en ne faisant pas immédiatement procéder à l'enlèvement de ces fripes : quelques semaines plus tard, elles sont encore récupérées par des nécessiteux qu'on voit se profiler, en fin d'après-midi, sur un territoire qu'ils ne fréquentent guère d'ordinaire. Bien après que ses initiateurs aient quitté les lieux, la perpétuation de l'action par d'autres – oubliés, déshérités, bafoués, niés par une société qui simule l'aveuglement – met en exergue l'immédiate dimension politique du dispositif.

2 Ces propos, énoncés une semaine auparavant, dans le cadre du colloque de l'A.I.C.A. (Association internationale des critiques d'art), permettent de mesurer à quel point les tenants de cette édition du *Printemps de septembre* et leurs courtisans adhèrent à une société de marchandisation – elle-même totalement dépassée ! En foulant allégrement aux pieds tous les textes fondateurs analysant les enjeux de l'art action, ces décideurs, soi-disant « savants innovateurs », ne font que légitimer une posture aliénante désignant l'art comme « produit ».